

Martin Beauregard / Randa Maroufi

Check My Point - Musée MA, Rouyn-Noranda, Canada 2019.

Commissaire : Marie Moignard

La rencontre avec l'autre, c'est savoir considérer son point de vue. D'où me regardes-tu ? Que vois-tu ? Arrives-tu à me voir ? Martin Beauregard, artiste québécois qui s'est rendu à Casablanca en 2017, Randa Maroufi, artiste franco-marocaine née à Casablanca et vivant à Paris, se sont rencontrés via Marie Moignard, commissaire française vivant à Casablanca, pour se télescoper, se coloniser, se contaminer. Ces échanges ont produit des allers retours, des territoires traversés, parcourus ou imaginés, des liens tissés par la parole, la pensée. Ils ont tous trois frotté leurs univers les uns aux autres, ont voulu aller au bout des confrontations pour questionner le changement de point de vue. Le vôtre, peut-être ?

A travers les multiples chemins – réels et virtuels – proposés par cette exposition, le but est de construire un espace mental comme un point de jonction. Une nouvelle carte se dessine alors, entre la frontière de l'Afrique et de l'Europe, entre ces zones de territoires francophones que sont le Canada, le Maroc et la France, entre des territoires tangibles et des mondes inventés.

Prenant pour sujet l'enclave espagnole de Sebta dans le nord-ouest du Maroc – petit bout d'Occident en terre d'Afrique – Randa Maroufi a recréé les contours d'un système répressif, inégalitaire, qui restreint les libertés.

Ce point de passage est d'abord celui d'un transfert de marchandises bien particulier, portées par des corps : les « femmes mules » comme on les appelle, à l'image de *Nabila et Keltoum*, portraiturees comme des stars de *gangsta rap* par Randa Maroufi, d'habitude parties prenantes d'un système qui les oblige à franchir plusieurs fois par jour la frontière, chargées de dizaines de kilos sur le dos. Ici, fières et puissantes, elles reprennent possession de leur corps par la photographie.

Cette zone de transit incessant est aussi le territoire d'un transfert d'imaginaires qui remplissent les têtes, pour finir par se heurter sur un mur. Les *harragas*, ou « ceux qui brûlent » (leurs papiers, la ligne de démarcation, leur vie souvent), jeunes candidats marocains à l'immigration clandestine, rejoints par de plus en plus de nationalités subsahariennes depuis quelques années.

Comment parler de ces multiples récits personnels où l'histoire coloniale se télescope avec les conflits contemporains ? Le point de vue de Randa Maroufi est frontal tout en restant à distance : elle recrée le réel pour mieux le documenter. Par un long travelling à la verticale, elle force à observer dans son film *Bab Sebta* la chorégraphie immuable des corps – tantôt en mouvement, tantôt contraints à l'immobilité – et l'écosystème de la précarité qui a fini par devenir le quotidien de la frontière.

De la même manière l'installation *Por donde va la cola ?* (Où arrive la file ?) entremêle éléments du réel (les véritables dalles du sol de la frontière) et la représentation imagée du temps qu'il faut pour la franchir (par des messages issus des réseaux sociaux, renseignant sur la longueur de la file). Ce chemin qui maîtrise le corps et l'œil du spectateur dans l'espace témoigne de la terrible accommodation à un territoire formaté, par le biais d'outils numériques.

Libres, le sont-elles les œuvres d'art autonomes de Martin Beauregard ? Dictées par les fluctuations de données chiffrées, elles vivent comme notre monde sous la menace de l'intelligence artificielle. La vidéo *Les particules* repose sur le principe du cinéma algorithmique pour composer des paysages imaginaires, gagnés par l'angoisse et l'absurde, où plane une atmosphère hostile. Des fumées rouges disent l'urgence d'une planète au bord de l'asphyxie, tandis que des figures humaines hybrides réduites à l'état d'une paire de jambes avancent à reculons, et n'ont dans leurs têtes que les objets qu'elles emportent ou qu'elles ont du laisser. Si Martin Beauregard évoque ici les flux migratoires autant que commerciaux, il induit que dans ce système, l'humain finit par avoir la même forme qu'une marchandise, sans pour autant préciser s'il en a la même valeur.

De ce monde pris de vertige, au bord de la chute, Martin Beauregard en questionne les fondations. Par le biais d'une architecture fragile, précaire, qui abrite autant qu'elle expose. Son installation monumentale *Building in the Flux* parasite volontairement la perception rassurante du bâti pour créer un refuge temporaire. Un échafaudage de bois peint d'argile est colonisé par des sculptures en plastique biodégradable, réalisées avec une imprimante 3D. Mêlant nature et culture, leur couleur blanche – sans information – rajoute encore à l'étrangeté de ces « nids », ces *Villes Migratoires* qui fusionnent habitat animal et humain. *Les Souliers* quant à eux, ne sont pas faits pour marcher. Ils s'agrippent, se retrouvent emprisonnés par la matière pour finir par se faire engloutir. A l'image de ces chemins empruntés de force par ceux qui refusent leur avenir, et préfère s'en inventer un autre. Quitte à s'y perdre.

Au-delà du *check point* de la frontière et notre propre horizon, l'exposition *Check My Point* revient à considérer le point de vue qui n'est pas le sien, pour atteindre le point de non retour, là où le regard bascule, là où la rencontre advient. Là où tout peut arriver.

<https://www.museema.org/author/ma/page/8>